



1806—LA MISÈRE EN POLOGNE—Par Raffet—“*Mon empereur c'est là plus cuite.*”

à Potsdam, où les maréchaux Lannes, Lefebvre et Bessières s'établirent avec la garde. A Potsdam, Napoléon s'empressa d'aller visiter le tombeau du grand Frédéric. Il prit l'épée du héros du dix-huitième siècle, la ceinture de général qu'il portait à la guerre de Sept ans, et son cordon de l'Aigle noir. “ J'aime mieux cela que vingt millions, dit-il. Je les enverrai aux Invalides : les vieux soldats qui ont survécu aux guerres de Hanovre accueilleront avec un respect religieux tout ce qui appartient à l'un des premiers capitaines dont l'histoire conserve le souvenir.”

Le prince de Hatzfeld, gouverneur de Berlin, et

connu pour l'un des p'us ardents provocateurs de la guerre, s'était empressé de présenter à l'Empereur tous les fonctionnaires civils et militaires de la capitale : “ Ne vous présentez pas devant moi, lui dit l'Empereur ; je n'ai pas besoin de vos services ; allez vous retirer dans vos terres.” Peu de moments après, le prince fut arrêté. Une lettre par laquelle il instruisait le roi des mouvements de l'armée française, avait été interceptée et remise à l'Empereur. Le crime de trahison était suffisamment prouvé : une commission militaire allait juger le coupable, quand la princesse de Hatzfeld vint se jeter aux genoux de Napoléon, et protester

que son mari était incapable d'une telle perfidie : “ Vous connaissez son écriture,” dit Napoléon en lui présentant la lettre du prince ; “ jugez-le vous-même, madame.” La princesse lut la lettre et tomba évanouie. L'état de grossesse où elle était ajoutait encore au malheur, comme à l'intérêt de sa situation, qui avait vivement ému l'Empereur. Des secours furent prodigués à la princesse, qui revint à elle. “ Tenez, madame, lui dit Napoléon, cette lettre est la seule preuve que j'aie contre votre mari : jetez-la au feu.” Ainsi fut sauvé le prince de Hatzfeld.

Cependant le général Blücher avait trouvé le moyen de réunir sa division aux divisions commandées par le duc de Brunswick-Oels et par le duc de Weimar, qui retournait dans ses États. Blücher avait en outre rassemblé une quantité de petits corps, et voulait essayer de s'ouvrir un passage pour aller à Graueentz, où le roi était encore à la tête de quinze mille hommes ; mais il n'avait pu se soustraire à la poursuite combinée du grand-duc de Berg et des maréchaux Soult et Bernadotte. Prévenu partout, à peine s'il eut le temps de se jeter dans Lubeck. Suivi par les trois maréchaux, une terrible action fut livrée dans les murs et hors des murs de cette ville. Soult força l'ennemi par la porte de Muhlen, Bernadotte par celle de la Trave ; et entre les deux, le grand-duc de Berg poussa sa fougueuse cavalerie. Les Prussiens se défendirent pied à pied dans les rues, sur les places, dans les ouvrages, dans les maisons. Tout fut escaladé, enfoncé, détruit. Après deux jours de combats, le général Blücher et le duc d'Oels se rendirent avec cinq cent dix-huit officiers, onze généraux, soixante drapeaux, quatre mille chevaux, plus de vingt mille hommes, l'artillerie entière, en un mot tout ce qui avait échappé à la journée d'Iéna et d'Auerstaedt.

Le lendemain de la prise de Lubeck, la grande place forte de la Prusse, Magdebourg, bombardée par le maréchal Ney, se rendit. On y trouva vingt généraux, seize mille hommes, les débris de cent soixante-dix bataillons, huit cents bouches à feu, d'immenses magasins. La nouvelle de la ca-